

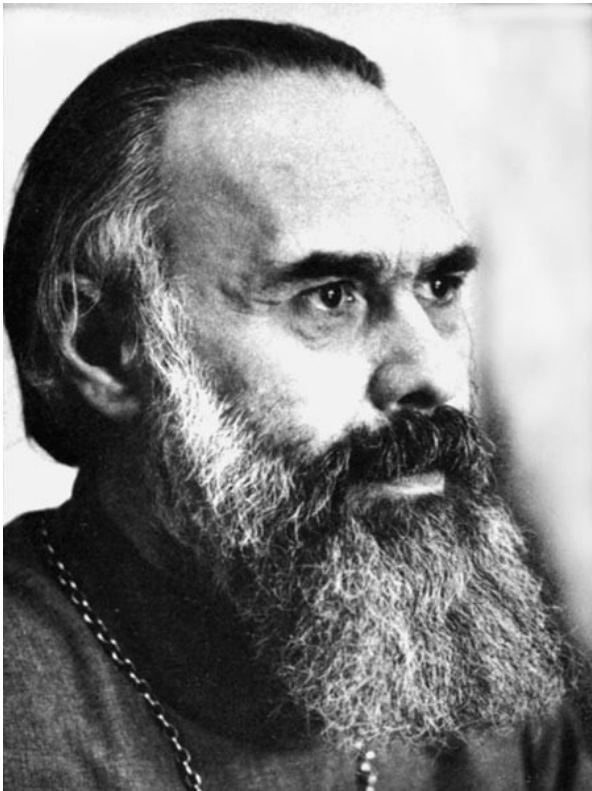
La préparation à la communion (*govénié* en russe) consiste en une présence plus soutenue aux offices, une profonde remise en cause personnelle, un jeûne suivant les forces de chacun et généralement par une confession. Je vous propose ce mois-ci, deux discussions que Mgr Antoine (Bloom) a eues avec ses paroissiens le 30 décembre 1989 lors d'une veillée de

préparation à la confession avant la fête de Noël. Dans la pratique paroissiale de Mgr Antoine, à l'occasion des fêtes de Pâques et de Noël, on consacrait une journée entière à des discussions spirituelles, suivies de temps de réflexion silencieuse, de prière personnelle et qui se terminaient par une confession qui avait lieu en commun.

Diacre Nicolas

Le but de la confession et l'essence du péché

(première discussion)



Prendre pour thème de discussion la confession avec des personnes qui sont nées et qui ont été éduquées dans l'Église, pourrait sembler complètement inutile. D'un autre côté quand on constate jusqu'à quel point certaines confessions peuvent-être stériles (je parle ici des vôtres comme des miennes), il apparaît encore une fois nécessaire de se poser la question: qu'est que la confession? Pourquoi nous confesser, à quoi cela nous oblige-t-il, et où cela peut-il nous mener?

Quand je repense aux confessions, les miennes et celles que j'ai entendues, trop souvent la confession se réduit à un moment où nous désirons nous débarrasser d'un lourd fardeau, du poids pénible de nos anciens péchés afin que la vie devienne plus facile à vivre. Si je reprends les paroles d'un petit garçon à qui sa sœur demandait ce qui lui donnait envie de se confesser: « se débarrasser des anciens péchés pour faire de la place la place aux nouveaux... » Je pense que cela ne concerne pas seulement ce jeune garçon, mais aussi beaucoup d'adultes. On vient à la confession pour alléger sa conscience, pour se libérer du poids du

passé; mais qui vient pour faire sincèrement la paix avec Dieu, avec sa propre conscience et avec ses proches, en finir définitivement avec le passé et commencer réellement une nouvelle vie?

Cette question chacun de nous doit se la poser, pas seulement pour se faire un avis, mais pour s'accuser réellement si, comme le petit garçon, il vient déposer un lourd fardeau pour que la vie aille mieux, et non pas pour en finir avec les péchés du passé. Quand je parle des « péchés du passé », je parle pas de tout ce qu'il nous reste à corriger – pour cela il faut une vie entière – mais je parle de tous nos péchés qui nous apparaissent comme tels, de tout notre péché qui est arrivé à notre conscience, qui nous apparaît dans toute sa laideur, qui nous est devenu insupportable et que nous voulons écarter; pas seulement mettre de côté, mais détruire pour qu'il ne soit plus.

A ce propos, il y a un passage remarquable dans l'œuvre de saint Barsanuphe le Grand, qui nous met très justement en accusation et qui dit que si l'on se rend réellement compte de l'horreur d'un péché particulier qui nous retenait prisonnier, si réellement nous rejetons du tréfonds de notre âme l'horreur que ce péché y a instillé, alors arrive le moment où nous pouvons pleurer sur ce péché, pas seulement les larmes de nos yeux, mais les larmes de notre cœur par un repentir de tout notre être: il nous apparaît alors clairement que nous ne pourrons plus jamais retourner à ce péché. Saint Barsanuphe dit que c'est seulement alors que nous pouvons considérer que notre péché est pardonné. Il dit même plus: si nous avons vécu cette expérience, si la vision de notre péché dans toute son horreur nous a réellement retourné, si elle nous en a dégoûté au point que nous ressentons en nous-mêmes que jamais plus nous ne pourrons y revenir, alors nous pouvons nous considérer comme pardonnés par Dieu. Et il ajoute que ce n'est plus la peine d'aller confesser ce péché à un prêtre, car Dieu l'a déjà pardonné, purifié et guéri et qu'il ne peut plus y avoir d'autre pardon, purification et guérison.

Se pose ici une seconde question. Qui d'entre nous a un jour vécu une telle expérience vis à vis d'un quelconque de ses péchés, qui a vu ce péché comme le meurtre de son âme, comme le meurtre de son prochain, comme sa froide et consciente participation au meurtre du Christ? C'est une question que nous ne pouvons éluder, car nous revenons régulièrement nous confesser des mêmes péchés. Comment se fait-il

que nous ne les ressentions pas ? qu'ils comptent si peu pour nous ? que, si nous comprenons vraiment ce qu'est le péché, nous puissions y revenir aussi froidement ?

L'apôtre Paul nous dit que la question n'est pas dans l'importance du péché, mais que nous choisissons le péché. Je pense que l'on pourrait se représenter les choses de la manière suivante: il y a une rivière qui coule entre le domaine du Christ et le domaine de satan. Par endroit elle est étroite, peu profonde et on peut la traverser à pied, à d'autres endroits elle est profonde, rapide et large. La question n'est pas de savoir où nous avons traversé, mais de comprendre que nous avons quitté le domaine du Royaume du Christ et de Dieu pour le domaine de satan. C'est à la fois aussi simple et terrible. Le péché – c'est le choix entre Dieu et Son adversaire, entre la vie et la mort, entre la lumière et les ténèbres. Ce n'est peut-être pas un choix partisan, dans la mesure où on ne dit pas: « Oui, je rejette Dieu et Son Christ et je choisis le camp de Son adversaire. » Mais c'est un choix dans la mesure où je me dis: « Ça passera ! Ce n'est pas grave ! Je me donne un répit, je passe pour un temps dans l'autre camp, là où ma conscience ne me fera pas de reproches, parce que dans le camp des ténèbres, je ne me verrai pas aussi sombre que si j'étais encore dans le camp de la lumière. »

Voilà en quoi consiste le péché; et à chaque fois que nous y succombons, nous nous mettons dans cette situation. Parfois par méchanceté et sciemment contre Dieu, parfois involontairement ou par insouciance. On se dit que l'on « pourra toujours revenir ! » Oui, on pourra revenir, mais ce n'est pas si facile; oui, on peut retraverser la rivière, à la nage ou parfois à pied, mais dans quel état sommes-nous alors ? Nous ne revenons pas tels que nous étions avant de nous couper de notre amitié avec Dieu et de rejoindre le camp de Ses adversaires, de Ses meurtriers; nous revenons éclaboussés, salis, blessés et parfois très profondément. La confession, celle dont nous parlons aujourd'hui, consiste à revenir à la vie: pas juste se laver, prendre une douche et sentir que le passé n'est plus; non – nous parlons maintenant de réconciliation. Pas une simple réconciliation avec sa conscience: « Je ne suis plus le même, je ne veux plus de ça et je ne le ferai plus ! » – une réconciliation avec Dieu, que nous avons trahi, que nous avons abandonné pour nous choisir un autre maître, un autre pasteur.

Nous savons ce qu'est la réconciliation dans la vie courante, quand nous nous sommes fâchés avec quelqu'un, ou même quand cette personne n'est pas au courant que nous avons médité derrière son dos, menti à son sujet, propagé des rumeurs la concernant... Qu'elle soit au courant ou pas, nous devons aller la trouver et lui dire: « Tu me considérais comme un ami, tu as toujours agi envers moi, tu as toujours témoigné pour moi comme un ami fidèle: et bien moi non ! Je t'ai trahi, je t'ai trahi comme Judas a trahi le Christ; je me suis détourné de toi comme Pierre s'est détourné du Christ en voyant le danger,

mais moi je n'étais pas en danger. Rien ne me menaçait, j'étais juste fasciné par quelque chose de mensonger, je voulais quelque chose de plus que ton amitié, quelque chose de plus que ma pureté physique et spirituelle. »

Voilà l'état d'esprit dans lequel nous devrions nous confesser, et que nous ayons péché en peu ou en beaucoup. Car la taille de notre péché ne se mesure pas de manière objective, mais à l'aune de l'amour que nous avons ou que nous n'avons pas. Contre une personne que nous aimons profondément, le moindre manquement, la moindre parole ou action qui pourrait la chagriner nous paraît une catastrophe et nous inquiète profondément. Mais si nous aimons peu cette personne, on pense: « Bah quoi ! Ça passera ! Ça s'oubliera ! Est-ce si important ? Est-ce que nos relations sont si pures, si harmonieuses et claires que cela puisse les refroidir ou les interrompre ? » Alors on envisage la réconciliation avec froideur: « se réconcilier ? À quoi bon, quand il suffit de se calmer... ». C'est en ça que se résume la question de la confession: est-ce que l'on vient sincèrement et intimement se réconcilier ou bien est-ce que l'on attend simplement que la vie nous soit moins douloureuse, plus facile et plus agréable.

Il reste encore un aspect de la confession à envisager: quand nous venons à Dieu, que nous Le prions, que nous confessons devant Lui nos péchés avec plus ou moins d'ardeur, nous n'entendons de Sa part aucun mot de reproche ou de réconciliation. Il est comme muet. Il faut une grande sensibilité de l'âme pour ressentir si nous sommes réconciliés avec Dieu ou pas. On voit bien quelle est la différence entre la simple confession et la véritable réconciliation lorsque l'on s'adresse un homme que nous avons peiné, insulté ou négligé, il peut nous écouter et nous dire: « J'ai été trahi par ton amitié, je ne te fais plus confiance ». Ou encore: « Non, je ne peux pas te pardonner, tu m'as blessé trop profondément, tu m'as peiné trop cruellement; ne pense pas qu'avec de simples mots tu puisses changer mon état, guérir mon âme ! Il faudra que tu me démontres, peut-être pendant un temps assez long et avec des signes visibles, la sincérité de tes mots, que tu as honte et que tu regrettes. Notre amitié est mise à rude épreuve ».

Il faut véritablement que nous réfléchissions là dessus: parce qu'à peine avons-nous dit nos péchés à Dieu, montré notre « repentir », dit tous nos regrets, nous attendons trop facilement que Dieu nous pardonne. Bien sûr qu'Il nous pardonne ! N'est-Il pas Dieu ? N'est-ce pas pour cela qu'Il a vécu, qu'Il a enseigné et qu'Il est mort sur la Croix ?

Voilà, c'est ce mot « mort sur la Croix » que nous oublions trop facilement. Sur ce sujet, saint Séraphim de Sarov a eu un jour une discussion qui devrait nous toucher profondément. Saint Séraphim disait que lorsque nous demandons à Dieu de nous pardonner avec repentir, Il le fera d'une manière certaine puisqu'Il ne nous rejette pas, mais il faut se rappeler le prix qu'Il a payé pour obtenir le pouvoir de nous pardonner. Il a le pouvoir de nous pardonner parce qu'Il est mort pour nous; Il a le pouvoir de nous pardonner parce

qu'Il pourrait considérer chacun de nous comme Son bourreau. Oui, littéralement nous participons à Sa crucifixion et littéralement Il peut dire de nous: « Pardonne leur Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font... ».

À l'époque, les gens ne savaient pas ce qu'ils faisaient, pouvons-nous en dire autant aujourd'hui? Ne savons-nous pas ce que dit l'évangile? Ne savons-nous pas que le Christ n'est pas mort que *pour* nous, mais aussi *à cause* de nous? Ne savons-nous pas que si mon péché, grand ou petit, n'existait pas, Il n'aurait pas eu à mourir? Que s'il n'y avait eu qu'un seul pécheur sur la terre (c'est ce que nous rapporte un saint père), le Christ serait mort pour le sauver, lui uniquement. Ainsi, à chaque fois que je tue mon âme, que je me souille, que je deviens un traître, je ne trahis pas que Dieu, mais mon prochain et moi-même, à chaque fois je deviens responsable de la mort du Christ, le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme.

Tout ceci doit nous donner la possibilité et l'obligation de prendre la mesure de chacun de nos péchés, parce qu'en fin de compte il n'y a pas de petit ou de grand péché. Bien sûr, il y a des péchés qui peuvent tuer notre âme en une fois et d'autre moins meurtriers, mais ils représentent tous notre part dans la crucifixion du Christ. Il nous semble si facile de nous séparer de nos péchés! D'un grand péché, c'est sans doute possible; s'il nous a frappé véritablement au creux de l'âme, on peut s'en repentir profondément, tragiquement. Mais pour les petits, il nous semble suffisant de dire « Seigneur, pardonne-moi » et de se sentir pardonné. Dans la vie d'un saint russe, un fol en Christ, on raconte l'histoire suivante. Deux femmes viennent voir le saint, la première avec un grand péché, qui l'a profondément blessée, dont elle se repend et qu'elle pleure amèrement; l'autre avec beaucoup de petits en disant: « Et quoi? Je suis pécheresse, ce sont de petits péchés! Est-ce si important? ». Le fol en Christ dit à la première: « Vas dans le champ voisin, trouve la plus grosse pierre que tu puisses porter et rapporte la moi ». À la seconde: « Remplis ton tablier avec toutes les petites pierres que tu trouveras sur le chemin et reviens me voir ». Les deux femmes firent ce qu'il leur avait demandé et revinrent ensuite. Le saint dit à la première: « Rapporte ta pierre là où tu l'as trouvée »; et à la seconde: « remets chaque pierre là où tu l'as prise ». Les deux partirent. La première revint rapidement car elle retrouva facilement l'endroit d'où elle avait pris la grosse pierre, tandis que la seconde revint tard avec son tablier rempli de pierres en disant: « Je ne sais plus où je les ai prises ». Et le saint leur dit: « Il en va de même avec les péchés: si tu te repens sincèrement d'un grand péché, c'est comme si tu remettais le gros caillou à sa place; mais pour se défaire d'une multitude de petites pierres, tu ne retrouveras jamais l'endroit où tu les a prises ».

Il faut donc avoir à l'esprit, que cela n'a aucun sens de se poser la question de savoir si tel ou tel péché vaut la peine que l'on s'en repente, parce que nous ne savons pas si nous pourrions nous débarrasser de ce petit péché que nous avons commis. Par un petit ou

par un grand – peu importe, nous avons franchi la frontière, nous sommes passés du domaine de la lumière dans celui des ténèbres, et nous ne pouvons pas en revenir tout blanc et sans tâches. Encore une fois, je le répète: pour que la confession soit purification, il faut qu'elle soit parfaite réconciliation.

Maintenant, réconciliation en quoi et avec qui? Le plus souvent, quand nous venons à la confession, nous pensons qu'il suffit principalement de se réconcilier avec Dieu et que pour cela il suffit de tout Lui dire, ou du moins autant que l'on en est capable, pour qu'Il nous dise: « Bon, Je te pardonne! ». Cela n'est pas suffisant! Cela n'est pas suffisant parce que la plupart de nos péchés consistent à mépriser, à peiner et à faire perdre espoir à l'un de nos proches; et la réconciliation devrait commencer par la réconciliation avec celui devant qui nous sommes fautifs. Dieu ne peut pardonner ce que nous avons fait à notre prochain, tant que nous n'avons rien fait pour nous réconcilier avec lui. C'est pourquoi, aux vèpres du pardon par exemple, il est totalement vain de dire à quelqu'un « pardonne-moi » et s'entendre répondre « que Dieu te pardonne », si au paravent nous ne sommes pas venus rencontrer ceux devant qui nous avons une dette et que nous avons peiné, que nous ne leur avons pas confessé la honte que nous ressentons de leur avoir manqué de confiance et de les avoir trahis.

Pour finir notre réconciliation doit avoir lieu avec nous-même, pas seulement avec Dieu et avec notre prochain; c'est à dire que nous devons quitter cet état partagé, éclaté, éparpillé qui est le notre en permanence pour se sentir réunifié et guéri. Souvenez-vous de l'apôtre Paul qui dit: le bien que je voudrais faire, je ne fais pas; le mal que ne voudrais pas faire je le fais en permanence (Rm 7,19). Il y a réellement en nous une séparation: une séparation entre nos pensées justes et sincères et les désirs de notre cœur; entre notre élan vers le bien et notre attirance vers le mal.

Un saint père raconte qu'il y a trois volontés qui gouvernent le monde et qui le modèlent. La volonté de Dieu – toujours bonne, toujours prête à sauver; mais Dieu n'essaye pas de nous envoûter ou de nous contraindre. Saint Maxime de Confesseur dit que Dieu peut tout faire sauf nous obliger à L'aimer, parce que l'amour est un libre don de soi.

Mais il y a une autre volonté, satanique, une volonté sombre, toujours destructrice, toujours orientée vers le mal, cherchant à nous détruire et à travers nous, à détruire les autres et à s'opposer à Dieu et à Sa providence sur terre. Satan nous promet tout, satan nous envoûte, satan nous attire à lui, et à chaque fois il nous ment. Et à chaque fois que nous l'avons écouté et que nous nous rendons compte qu'il nous a menti, il nous murmure encore: « si tu t'étais enfoncé plus dans le péché, avec plus d'ardeur, tu aurais obtenu ce que je t'avais promis »; nous attirant ainsi de plus en plus profondément dans la fosse.

Et entre ces deux volontés, il y a la volonté humaine. Elle peut s'allier à la volonté divine qui s'offre à nous ou à celle de satan qui veut nous emprisonner et nous

entraîner dans la mort éternelle. De nos choix dépend ce qui se passe sur terre.

Et tout cela provient pour l'essentiel de notre morcellement intérieur, de l'obscurcissement de notre discernement et de notre cœur (souvenez-vous des paroles du Christ: «Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu»), des hésitations de notre volonté, qui n'est pas stable parce que nous n'offrons pas entièrement notre cœur à Dieu, à notre prochain, parce que nous ne l'ouvrons pas entièrement à la beauté et à la vérité, mais nous n'en consacrons que quelques parcelles aux valeurs véritables. Voilà en quoi consiste notre dilemme. Et c'est par là qu'il faut commencer notre réconciliation. Par réconciliation, je ne dis pas qu'il faut se satisfaire de l'état dans lequel on est, mais au contraire faire l'effort de changer pour se réconcilier avec Dieu, son prochain et refaire l'unité en soi. Voilà à quoi il faut être très attentif.

Puisque l'on parle de la confession, il serait bon de se souvenir de ce qu'elle représentait dans les premiers siècles. La confession sous la forme actuelle n'existait pas alors. Chez l'apôtre Jacques, on trouve: «Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris. La prière fervente du juste a un grand pouvoir». (Jq 5,16) Dans les premiers siècles cela se passait comme cela. On ne confessait pas toutes sortes de petits péchés, mais il y avait trois grandes catégories de péchés qu'il fallait absolument confesser avant d'être réconcilié avec Dieu.

En premier – l'apostasie, ce qui consiste à renier Dieu et le Christ; qu'il ne faut pas comprendre comme un simple changement d'opinion sur l'existence de Dieu, mais comme un signe caractéristique de haine. Renier Dieu, renier un homme signifie que l'on considère qu'il ne représente rien pour moi, que s'il n'existait pas je continuerais de vivre et de me réjouir de la vie. C'est le premier des péchés fondamentaux. Et ne pensez pas que cela concerne que les prises de positions publiques ou ceux qui vivent leur vie sans Dieu. On commet ce péché constamment: à chaque fois que nous avons le choix entre la lumière et les ténèbres et que nous choisissons les ténèbres, nous disons à Dieu: «je préfère les ténèbres à Ta lumière». C'est très grave et il ne faut pas le prendre à la légère. Il ne suffit pas de dire en confession que l'on a pas agit comme il faut, pas dit ce qu'il faut, pas pensé ce qu'il faut, pas ressenti ce qu'il faut; il faut mesurer ce que cela implique dans nos rapports avec Dieu.

Le deuxième – le meurtre, devait absolument être confessé. Il est par essence équivalent à l'apostasie, affirmant que quelqu'un est gênant ou inutile sur terre, c'est fondamentalement de la haine pour l'homme. Bien sûr, nous ne sommes pas des meurtriers, nous n'avons tué personne, n'est-ce pas? Mais ne sommes nous semblables à Caïn le premier meurtrier à chaque fois que nous pensons: «Ah, comme cela serait bien si cet homme là n'existait pas. S'il pouvait périr!». Qui d'entre nous peut dire qu'il n'a jamais pensé cela à propos de quelqu'un qui lui était insupportable. Que le monde serait mieux sans lui. Et pourquoi existe-t-il? Et pourquoi Dieu l'a-t-il

créé? Pourquoi a-t-il croisé ma route, pourquoi est-il entré dans ma vie? C'est exactement la pensée de Caïn le premier meurtrier.

Et pour finir le troisième péché – l'adultère. L'adultère salit et détruit l'amour qui existe déjà; que ce soit un amour timide, un amour moribond, mais comme une bougie dans la nuit, cet amour est une lumière qui luit faiblement et quelqu'un l'a éteinte. Les saints pères disent aussi que l'adultère commence au moment où nous tournons notre cœur vers la matière en le détournant de Dieu, le Créateur de cette matière; c'est le moment où nous détruisons notre amour pour Lui, le moment où nous le rendons impur.

Voilà, ce sont ces trois péchés, qui tous disent que l'on n'aime pas Dieu, que l'on n'aime pas son prochain, que l'on ne croit pas à l'amour, qu'il fallait dans les premiers siècles confesser publiquement devant l'Église. Parce qu'on ne pouvait pas appartenir à l'Église si on avait renié Dieu, son prochain et l'amour.

Vous vous demandez sans doute comment cela se passait? Quels pouvaient bien être les rapports entre les gens après de telles confessions? Si de telles confessions avaient lieu aujourd'hui, nos rapports s'en trouveraient certainement très perturbés. Mais il faut se rappeler qu'en ces temps là, l'Église était persécutée et que pour devenir chrétien, il fallait faire un choix entre le Christ et tout le reste; pas simplement entre la loi impériale et la foi, mais entre la foi et ses proches. Quand on apprenait que quelqu'un était chrétien, ses amis, son père, sa mère, son mari, sa femme, ses enfants pouvaient le dénoncer; il était alors torturé et mis à mort. Et c'est pour cela que chaque membre de la communauté chrétienne savait que les autres membres étaient ses proches véritables. Rien ne le rassemblait d'un point de vue humain: ils parlaient des langues différentes, ils provenaient de cultures différentes, ils étaient de couleurs différentes et de milieux sociaux différents; ces hommes ne se seraient jamais croisés, parlés, touchés dans la vie courante. Mais rassemblés dans l'église, ils savaient que le Christ les avait réunis et qu'ils étaient un dans le Christ; le monde entier pouvait être contre eux, chacun était là au nom du Christ; ils étaient réunis par la foi, la fidélité au Christ et leur amour pour Lui. C'est pourquoi ils pouvaient ouvrir leurs cœurs les uns aux autres, exposer devant les autres les méandres les plus profonds de leurs âmes sachant que chacun recevra cette confession avec compassion, mais sans dégoût; que ce sera la souffrance de tout le corps sachant qu'un seul de ses membres est blessé, se gangrène et meurt. C'était possible alors, en ce temps là l'assemblée des fidèles était capable de porter par amour les péchés de chacun de ses membres, de les guérir non par un amour sentimental en disant «ce n'est rien, ça va passer»; mais de les guérir avec horreur devant le péché, avec une horreur profonde, mais une horreur pleine de compassion, avec la véritable conscience que ce péché est terrible et qu'il faut sauver cet homme de la mort éternelle, pas seulement d'un

malheur passager. La question n'était pas de soulager l'existence de quelqu'un, mais de le guérir.

Aujourd'hui cet état d'esprit a disparu, une telle pratique est devenue impossible; pourquoi? Parce que ce n'est plus seulement le Christ qui nous lie, nous sommes liés par la culture, la langue, le milieu social, nos histoires personnelles – beaucoup de choses nous lient qui ne sont pas du domaine de l'Église. Quand je parle de l'Église, je ne parle pas du lieu mais l'organisme divino-humain: complètement divin par le Christ, par l'Esprit-Saint et par le Père, et complètement humain par le Christ de nouveau et par nous-mêmes. Il y a deux vies en nous, nous sommes divisés à l'intérieur de nous-mêmes, nous sommes fendus comme une bûche; nos attachements nous privent de cette liberté intérieure venant du Royaume dont jouissaient les premiers chrétiens. Si certains d'entre eux étaient des esclaves par leur condition sociale, ils étaient libres en Christ et par le Christ.

C'est pourquoi cette sorte de confession publique, déchirante et source de guérison, était alors possible et qu'elle ne l'est plus aujourd'hui. C'est inquiétant du point de vue de la confession, ça l'est encore plus en

ce qui concerne nos rapports mutuels. Avec quelle timidité nous nous avouons nos péchés! Comme nous sommes effrayés à l'idée que quelqu'un, même un proche qui nous aime, apprenne l'homme que nous sommes en réalité! Cela veut dire que la destruction est de plus en plus profonde, que la gangrène s'insinue profondément en nous, détruisant non seulement nos relations en Christ, mais nos relations tout court.

Nous terminerons ici notre première discussion; nous allons maintenant entamer une période de silence. Je voudrai que vous vous interrogiez sur chacun des points que j'ai évoqués, que vous les examiniez non d'un point de vue philosophique, mais comme une question qui se pose à chacun d'entre nous individuellement et y répondiez en conscience face à Dieu, face au prochain. Le silence doit être total; si cela vous paraît trop difficile, sortez, allez vous promener; le silence dans l'église doit être total, parce que ceux qui veulent rentrer en silence dans leur vie et contempler leur âme, leur destin, leur vie, leur Dieu doivent pouvoir le faire sans être dérangés.

Le but de la confession et l'essence du péché

(seconde discussion)

Je voudrais diviser notre seconde discussion en deux: parler un peu de la confession en commun des premiers siècles, de la transparence de chacun devant les autres et la responsabilité que tous prenaient les uns pour les autres et comprendre comment nous en sommes arrivés à la forme de confession que nous connaissons depuis quelques centaines d'années; puis confronter ensuite chacun d'entre nous, en commençant pas moi-même, aux grandes figures de l'ancien testament en ce qu'elles sont représentatives de nos péchés communs et en ce qu'elles peuvent nous permettre de nous en délivrer.

Je vous ai déjà dit que la transparence que l'on pouvait voir dans l'Église primitive n'existe plus aujourd'hui. Pourquoi? Parce qu'à un certain moment, quand l'Église a cessé d'être persécutée, quand il a cessé d'être dangereux d'être chrétien, Elle a accueilli une foule de personnes qui n'auraient jamais osé s'En approcher du temps des persécutions, qui n'auraient jamais osé se déclarer disciples du Christ, témoins du Christ dans un monde qui Lui était hostile. Il est devenu alors impossible de se confesser publiquement comme on le faisait avant; toute tentative aurait eu pour conséquence un rejet de la communauté chrétienne, la suspicion, la curiosité et la haine. Cela nous indique quel affaiblissement, quelle perte d'unité et d'intégrité la communauté chrétienne a alors subis. Et ce phénomène c'est ensuite aggravé à chaque siècle. Nous devons nous interroger là-dessus, dans la mesure où chacun de nous est personnellement appelé à témoigner du Christ, à être au milieu des autres une image de ce qu'a été le Christ, ne serait-ce que timidement. Le Christ nous a dit: «Voilà que je vous envoie comme

des agneaux au milieu des loups». Et quelle attitude avons-nous: honteuse et peureuse? ou bien entreprenante et prête au sacrifice?

À la suite de la situation qui est apparue dès le IV^e siècle, la confession change progressivement de forme. Historiquement, les évêques locaux ont commencé à recevoir seuls les confessions qui ne pouvaient plus avoir lieu publiquement. Ils les écoutaient au nom de toute l'assemblée, pas à un titre personnel et pas seulement au nom de Dieu, mais à la fois au nom du Christ Lui-même invisiblement et mystérieusement présent à ce moment d'ouverture des pensées et du cœur, et au nom de la communauté qui était devenue incapable de porter la croix de ses fidèles. Petit à petit, cette tâche réservée initialement aux évêques est passée aux plus expérimentés des prêtres. C'est ainsi qu'est née la confession sous la forme que nous connaissons aujourd'hui.

A cela s'ajoute quelque chose qui aggrave encore, de mon point de vue, la situation: au final les gens qui viennent voir un prêtre pour se confesser face au Christ, passent devant la file de tous les gens qu'ils ont peiné, abaissés et blessés. Peu d'entre nous ne pêchent que contre Dieu uniquement, la plupart de nos péchés consistent dans l'abaissement et l'agression de notre prochain. Nous confessons notre impatience, nos mensonges, notre égoïsme et beaucoup d'autres manquements, mais ces manquements se font au détriment de notre prochain. Mais lors de la confession, nous venons face à Dieu en passant devant notre prochain, sans nous en préoccuper. Premièrement nous devons admettre que nous n'avons pas le droit d'aller nous confesser face à Dieu de ce que nous avons fait, si au paravent nous ne

sommes pas aller voir ceux à qui nous l'avons fait et devant qui nous sommes fautifs, ceux contre qui nous sommes fâchés, et que nous n'avons pas fait la paix avec eux. Se confesser devant Dieu de nos péchés, n'ayant pas fait la paix avec ceux qui sont la cause de ces péchés ou qui en sont les victimes, n'a simplement aucun sens; ou alors il faut que cette confession soit la prémisse de cette réconciliation.

J'ai dit qu'un homme peut être soit la cause soit la victime. Effectivement, il nous faut parfois nous réconcilier avec ceux devant qui nous sommes fautifs; d'autres fois, il se trouve que nous soyons dans l'obligation d'aller trouver quelqu'un et de lui dire: « Mon âme est en ébullition; j'ai de l'amertume, de la colère, une tempête de pensées fait rage en moi à cause de ce que tu m'as dit ou fait; peux-tu me guérir, peux-tu m'aider à te pardonner? » C'est très important, et chacun devrait réfléchir à cela, parce que nous sommes blessés non seulement par nos péchés, mais aussi par ceux des autres. Nous sommes toujours blessés à deux, jamais en solitaire.

C'est pour cela que celui qui va se confesser devrait se poser la question: « qui ai-je blessé et qui m'a blessé ? » Et faire tout ce qui est en son pouvoir pour se réconcilier avec eux, même au risque de l'humiliation de soi. Et alors seulement, venir vers Dieu et dire: « de mon côté, j'ai fait tout ce que j'ai pu, maintenant je Te demande me pardonner, de m'aider et de me guérir ».

J'utilise volontairement le mot « humiliation ». On raconte que lorsque Dimitri Donskoï se préparait à combattre la Horde des mongols, il est venu demander une bénédiction à saint Serge de Radonège qui lui demanda: « Est-ce que tu as fait tout ce qui est en ton pouvoir pour éviter l'effusion de sang? » Dimitri lui répondit: « Oui ». « Es-tu allé jusqu'à t'humilier personnellement », « oui » lui répondit Dimitri; « Dans ce cas là je te donne la bénédiction ». Il est très important de se souvenir de cela; parce qu'en la matière, la seule chose qui puisse sauver notre âme et l'âme de notre prochain, c'est la disposition que nous aurons à nous laisser humilier, nous préoccupant uniquement de sauver notre prochain de la tentation qui est apparue entre lui et nous.

Je voudrais encore ajouter quelque chose qui peut-être vous paraître étrange ou en tout cas inhabituel. Avant de d'obtenir le pardon de Dieu, il faut se demander si de notre côté nous pardonnons à Dieu pour la vie qu'Il nous fait mener. La question peut paraître étrange et même blasphématoire, mais en confession on entend si souvent: « Voilà mes péchés, mais comment voulez-vous que je ne pêche pas, alors que tout dans ma vie m'y contraint, que ma vie ne vaut rien et que tout va de travers ? » En fin de compte, cela veut dire: « Dieu ne m'a pas épargné ; Il a créé des circonstances telles que je n'avais pas d'autre choix que de pécher! Je me repens d'avoir péché, mais au final c'est Dieu est qui fautif ». J'ai parfois répondu ces à gens-là: « Je ne peux pas vous donner la prière d'absolution, à moins que vous ne réfléchissiez sur ce que vous venez de dire et que vous ne disiez: Seigneur, je Te demande pardon, mais je Te pardonne aussi tout ce que je ne T'ai pas pardonné jusqu'à présent: le fait

que tu m'aies créé, que tu m'as fait naître, que tu aies rendu ma vie aussi effrayante, que je vive à une telle époque et que je sois désespéré ».

Cela pourrait vous paraître blasphématoire, mais en même temps c'est très réaliste, parce que se confesser c'est se réconcilier. Quand nous demandons pardon à un homme, et plus encore à Dieu, nous ne Lui disons pas: « Nous voilà devenus parfaits et Tu peux nous accueillir maintenant comme tes amis fidèles, réconciliés et renouvelés ». On dira plutôt: « Seigneur, je suis venu me dévoiler devant Toi, je suis venu Te parler de tout ce qui en moi est sombre, sale, ténébreux et souillé; et je Te prie de me guérir ». Et quand le Christ nous dit qu'Il nous pardonne, cela veut dire qu'Il est prêt à nous accepter tels que nous sommes, à nous prendre sur Ses épaules et à nous porter dans l'enclos en sûreté, comme il est dit dans la parabole du bon Pasteur qui recherche la brebis perdue, la prend sur Ses épaules et la rapporte au milieu des autres. Il est aussi prêt, et c'est encore plus terrifiant, à nous prendre sur Ses épaules comme Il a pris Sa croix, et à mourir sur cette croix comme Il est mort pour nous et à cause de nous en disant: « Pardonne-leur Père car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Si c'est en ces termes que nous pensions à la confession, si nous envisagions le pardon dans ces catégories-là ou avec ces images-là, nous ne pardonnerions pas aussi facilement et nous ne demanderions pas pardon à la légère. Parce que le pardon est un acte qui engage sa responsabilité. Il signifie: j'ai assez de considération pour toi comme icône de Dieu, je t'aime suffisamment d'un amour sacrificiel, tel que tu es, pour te prendre sur mes épaules avec tes défauts et tes insuffisances, pourvu que tu guérisses.

Le pardon n'est pas ce court instant où l'on se dit facilement: « Oublions tout! ». Non il ne faut pas oublier, car oublier c'est nécessairement remettre l'autre, d'ici un temps plus ou moins long, dans la même situation que celle qui l'a fait chuter aujourd'hui. Il faut au contraire se souvenir de la faiblesse de l'autre, de ses blessures, des dangers qui l'entourent et être prêt à le porter toujours, parce qu'en définitive lui et moi, nous sommes un.

Si nous envisagions la confession de ce point de vue, nous prendrions un long temps de réflexion sur nous-mêmes, nous examinerions attentivement nos relations avec chacun, nous questionnerions le sens que nous donnons à la vie et à chacun de ses événements, et nous accomplirions ce premier effort: se réconcilier. Il ne s'agit pas d'accueillir passivement son prochain, mais au contraire de venir au devant de lui, avec créativité, et faire tout ce qui est notre pouvoir, allant jusqu'à l'humiliation, pour que l'autre puisse lui aussi nous accueillir, parce que ce n'est pas chose aisée que la réconciliation.

Enfin réconcilié avec les autres, et ainsi réconcilié avec sa conscience, venir se confesser, se tenir devant Dieu et Lui dire: « maintenant il me reste deux choses. Je renie ma vie passée, mais ce passé je le prends sur moi comme une maladie qui n'a pas encore guéri et

contre laquelle je vais lutter. Je Te demande de confirmer et d'affermir le pardon que j'ai obtenu de mon prochain et celui que je lui ai donné, consolides par la force de Ton pardon. Aide-moi à guérir; vois mes efforts et entends mon cri: aide-moi!». Toute confession doit devenir, d'une part, un bilan du passé, d'autre part, un programme pour la lutte future, pour la victoire sur soi au nom de Dieu et de son prochain.

Je voudrais maintenant parler d'autre chose. Dans l'ancien testament, il y a tout un cortège de figures que l'on devrait considérer attentivement et qui pourraient, d'une certaine façon, servir à nous juger et à nous interroger: est-ce que je leur ressemble ?

J'ai déjà mentionné Caïn, à qui nous ressemblons à chaque fois que nous souhaitons évincer quelqu'un, ou qu'il disparaisse de notre vie, ou qu'il n'est jamais existé: c'est un meurtre.

Avant cela, souvenons-nous de la chute d'Adam. Il s'est détourné de Dieu pour devenir matière et se consacrer uniquement au monde matériel. Ne faisons-nous pas comme lui? Cela ne veut pas dire que nous devons être étranger à ce que Dieu a créé, pas du tout. Mais souvenons-nous du Christ: Il a pris part à la vie du monde qu'Il avait créé Lui-même; ce monde déchu par la faute de l'homme, Il l'a habité pour y faire revenir l'harmonie divine, pas pour faire entrer le monde déchu dans le Royaume de Dieu; pas pour faire entrer le monde déchu dans notre vie personnelle, familiale, communautaire, et encore pire dans la vie de l'Eglise.

D'autre part, ne sommes nous pas comme Adam qui ayant désobéi et s'étant détourné de Dieu, s'étant plongé dans le terrestre, s'est caché de Dieu lorsque Celui-ci le cherchait au paradis. Si l'on s'imagine qu'on ne le fait pas, on se ment! Car à chaque fois que nous nous retournons vers notre monde déchu, abîmé et argileux, nous choisissons ses valeurs, ses jugements et son mode de vie – nous fermons alors les yeux sur la présence divine. Nous obligeons notre conscience à se taire, nous obligeons Dieu à se tenir à l'écart ou bien c'est nous qui nous cachons de Lui. C'est ainsi qu'ont procédé les gardes romains qui flagellaient le Christ, ils Lui ont bandés les yeux et Lui demandaient: « Dis-nous qui t'a frappé ». N'est-ce pas ce que nous faisons d'une manière ou d'une autre!? Nous ne bandons pas les yeux de Dieu, mais nous fermons les nôtres, nous Lui tournons le dos, nous nous mettons à l'écart dans l'ombre pour accomplir les œuvres des ténèbres. Voilà ce que nous pouvons apprendre de l'exemple d'Adam.

Ensuite viennent Caïn et Abel. Qu'est-ce qui les distingue? Caïn s'est complètement assujéti à la création et quand il voit combien Abel est libre, comment il vit des fruits de la terre sans en être prisonnier, combien sa conduite est agréable à Dieu alors que lui est ignoré, il ne se remet pas en cause; il maudit son frère et le tue. « S'il n'avait pas existé, je n'aurais pas été jugé, et il n'y aurait pas eu cet autre qui me fait de l'ombre par son existence, par ce qu'il est. »

Reportez-vous à la parabole des appelés et des élus:

l'enracinement de l'homme dans le terrestre, son assujétissement par la terre, son assujétissement par son travail, sa vocation, son bonheur et peut-être même par son malheur.

Ensuite vient Lamech qui s'est écrié: si Caïn doit être vengé sept fois, Lamech doit l'être soixante dix-sept fois (voir Gn 4,24). Est-ce que l'on ne trouve pas cela en nous? Est-ce que l'on ne bout pas intérieurement de colère, ruminant vengeance et amertume quand on nous agresse, nous humilie, ou quand nous sommes désespérés par un événement ou par quelqu'un? Ne cherchons-nous pas à rendre les coups? Oh, bien sûr nous ne sommes pas des meurtriers; mais combien de poison il peut y avoir dans une parole glaciale, dans la façon que nous avons de nous détourner de quelqu'un ou dans notre regard? Voilà quelles formes peut prendre notre rancune, mais il y en existe d'autres: faire volontairement du mal à quelqu'un, dire des méchancetés sur lui, propager des rumeurs sur lui, le dénigrer auprès des autres, sans parler du fait que, sous une forme ou sous une autre, nos manigances finissent par atteindre le malheureux. Il faut que chacun garde cela présent à l'esprit.

Puis vient le déluge. Que c'est-il passé? Dieu nous dit que l'homme est devenu tellement charnel qu'il ne reste plus rien de spirituel en lui, il n'a plus d'élan vers le ciel. L'homme n'est plus qu'un objet, il ne doit plus exister. Cette humanité-là est non seulement défigurée, mais elle est aussi une impasse. (Gn 6,3 ...)

Quelle est notre situation? Dans quelle mesure vivons nous charnellement et avons-nous cessé de vivre spirituellement? Cherchons-nous toujours Dieu, visitons-nous encore les profondeurs de notre âme, nos aspirations sont-elles tournées tout ce qui est essentiel et véritable, vers la vie? Que nous reste-t-il de ses choses-là? Ou bien sommes-nous devenus charnels, presque des objets, ne vivant que de choses terrestres? Et n'allons pas nous justifier en disant: « Mais nous allons à l'église! Nous prions! ». Que demandons-nous dans nos prières? Le confort, la santé, le bonheur, le notre et celui de nos proches. Mais quelles décisions prenons-nous nous concernant, renonçons-nous à nous-mêmes pour vivre avec Dieu, comme nous pouvons renoncer à nous-mêmes pour être avec quelqu'un? Je ne donne ici qu'un exemple, mais chacun peut en sondant les profondeurs de son âme, s'observer dans ce contexte biblique.

Beaucoup plus loin on trouve le récit de la femme de Lot. Il n'y avait rien de mal en elle, avec Lot et sa suite, ils ont quitté Sodome et Gomorrhe, villes où le mal et le péché avaient atteint un tel paroxysme qu'elles ne pouvaient plus échapper à la destruction. En quittant ces villes, il avait été dit à Lot et à sa femme de partir sans se retourner; d'aller là où Dieu leur avait commandé, pas là où la curiosité attire les yeux. La femme de Lot s'étant retournée est devenue une statue de sel. Elle n'a pas été changée, mais elle est restée en sel, au sens où le Christ nous dit que le sel conserve de la pourriture et de la décomposition. Mais elle est restée un sel mort, la vie l'a quittée parce

qu'elle avait cessé de regarder dans la direction dans laquelle Dieu l'appelait, elle s'est retournée pour voir ce qui allait se passer, ce qui se passe quand Dieu n'est plus là – dans le péché.

Combien de fois faisons-nous, nous aussi, preuve de cette curiosité destructrice. Nous intéressons à toutes ces choses qui s'avèrent être en fait décomposition, pourriture, mort, péché, méchanceté, éloignement de Dieu ! Nous croyons que cela ne nous souillera pas et que nous resterons indemnes, tels que nous étions. Nous continuons de croire en Dieu, nous continuons à vouloir le bien – sommes pour une grande part du sel, mais du sel mort – il n'y a pas de vie en nous. Parce que la vie n'est que dans l'élan vers Dieu, que dans notre acquisition de Dieu et notre familiarité avec Lui. Regarder dans la fosse et en même temps scruter les profondeurs divines est impossible. Posons nous encore une dernière question.

Alors, existe-t-il un espoir, existe-t-il des figures bibliques que l'on pourrait prendre pour modèles ? Oui ! Je vais vous en donner deux: Abraham et Jacob.

Abraham était un païen. Lorsqu'il entendit la Voix de Dieu l'appelant, il n'entendit pas un son, il sentit une voix au plus profond de son âme. Trois il fut appelé; il s'est levé et il est parti là où Dieu l'appelait, là où Il le conduirait; il crut en Dieu, il Lui fit confiance. Dans le 11^e chapitre de l'épître aux Hébreux, la foi se définit comme *la ferme assurance dans les choses que l'on ne voit pas* (Heb 11,1). Abraham avait une ferme assurance dans ce qu'il avait entendu, et il a suivi Dieu par tous les chemins qu'Il lui a fait traverser.

Deuxièmement, Dieu lui promit un fils et à travers ce fils, une descendance innombrable. Or lorsque l'enfant eu grandi, Dieu lui demanda de Lui offrir Jacob en sacrifice sanglant. Abraham ne s'est pas mis à discuter la volonté de Dieu; il croyait plus en Dieu qu'aux paroles qu'il entendait; il croyait plus *en* Dieu, qu'en sa compréhension *de* Dieu. Dieu, devant Qui s'offrait volontairement les destins d'Abraham et de son fils, a alors pu trouver une façon de surmonter l'impossible, et cela uniquement parce qu'Abraham fit confiance à Dieu et s'abandonna entièrement à Lui.

Après cela, après s'être complètement enraciné dans la foi par cet abandon sans condition, Abraham commença être initié aux mystères de Dieu: l'apparition des trois Anges au chêne de Membrée, qui bien qu'étant trois parlaient au singulier, de même qu'au début de l'Ancien Testament on entend le Dieu-Un parler au pluriel: « Faisons l'homme à Notre image, selon Notre ressemblance » (Gn 1,26). Ici Trois Anges disent « Je ». C'est Dieu qui parle. Abraham connut Dieu comme Dieu Unique en Trois Personnes.

Durant sa vie Abraham apprit de Dieu la compassion et l'amour. Ainsi lorsque Dieu lui apprit qu'Il allait détruire Sodome et Gomorrhe, Abraham commença à implorer la pitié de Dieu: s'il reste cinquante, voire vingt, voire dix justes, est-ce que Tu vas réellement détruire ces villes ? Pensez-vous qu'Abraham, par sa sensibilité humaine, remettait en cause le courroux divin ? Non ! Il avait déjà en partie

acquis l'amour de Dieu, la compassion divine et il offrait à Dieu ce que Celui-ci lui avait donné.

Et pour finir, la figure de Jacob: le combat de Jacob avec l'Ange durant la nuit. Combien de fois sommes-nous dans les ténèbres, combien de fois la foi, Dieu, la providence divine s'obscurcissent et deviennent incompréhensibles. Combien de fois avons-nous pu dire avec Job: « Seigneur, je ne Te comprends plus ! » C'est bien dans des ténèbres semblables que se trouvait Jacob. Il s'est accroché, il s'est littéralement emmêlé avec l'Ange; il a voulu le vaincre et comprendre. Il s'est battu toute la nuit et à l'aurore, quand il s'est rendu compte avec Qui il se battait, il Lui a juste demandé: « Quel est Ton Nom ? » (Gn 32,24-29) Il a voulu connaître le Nom de Dieu, parce que dans l'Ancien Testament, dans toute l'antiquité, le nom était étroitement lié à l'essence de la personne, qu'il soit Dieu ou homme. Il a voulu connaître Dieu tel qu'Il est; en utilisant les mots de saint Pierre, il a sans doute voulu s'unir ainsi à la nature divine (2P 3,14). Mais c'était encore trop tôt, il fallait tout d'abord que Dieu s'unisse à la nature humaine. Et l'Ange ne lui pas donné de réponse, il n'a pas prononcé de nom. Plus tard, Moïse entendit quelque chose du genre: « Je suis Celui qui est » (Ex 3,14). C'est tout ce que l'on peut savoir. Mais Jacob n'a pas renoncé alors à la lutte, ni à la farouche volonté de savoir, même au prix de la déception.

Quand nous sommes dans la nuit et le doute, faisons-nous toujours preuve d'assez de constance, de fidélité, de force de caractère, de volonté, de renoncement à soi, afin de connaître Dieu quoi que cela nous coûte, quel qu'Il puisse nous apparaître quand viendra l'aurore ? Ne reculons-nous pas au contraire trop facilement en disant: « Seigneur, Tu ne veux pas te dévoiler ! Tu es inconnaissable ! Je vais me contenter du peu que je connais déjà de Toi, je vais demander des récompenses pour mes efforts – mais être un fils pour Toi, c'est au dessus de mes forces ! » Alors que nous ne sommes appelés à être ni des esclaves, ni des métayers mais des fils et des filles par le repentir, c'est à dire par un renoncement à tout en Dieu, en commençant par soi et par le cheminement dans la volonté de Dieu et non dans la sienne.

Réfléchissons à ces figures, à ces appels que nous lance l'Ancien Testament, parce que par notre vie intérieure, par notre manière de vivre nous appartenons encore pour une grande part à l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament, nous l'entendons à chaque liturgie, chaque dimanche, à chaque fête au travers des lectures de l'évangile et des épîtres. Observons combien nous ne nous sommes toujours pas convertis, bien que nous soyons baptisés, bien que nous communions, bien que nous nous confessons, bien que nous fréquentions une église. Pour une grande part, nous sommes des êtres de l'Ancien Testament, et pas de ceux qui ont vaincus, mais de ceux qui se battent encore désespérément, et plaise à Dieu que nous soyons parmi ceux qui se battent encore et non parmi ceux qui sont déjà vaincus.

Je terminerai là-dessus cette deuxième discussion, et j'espère que vous réfléchirez à ce qui s'est dit au cours de ces deux discussions. Je vais maintenant vous demander d'observer de nouveau une période de silence. Après cela nous nous rassemblerons au milieu de l'église pour une confession commune. Une confession commune, c'est le moment où nous nous reconnaissons membre d'un même corps et que les péchés de l'un sont aussi les péchés de l'autre, parce que nous sommes tous responsables les uns pour les autres. Je vais essayer de me confesser le plus sincèrement que je le peux; pendant cette confession il y aura des périodes de silence durant lesquelles chacun pourra confesser devant Dieu son propre état, dans le contexte de ce qui a déjà été dit en commun. Après il y aura encore une petite période de silence pour que chacun puisse encore prier en lui-même et se tenir dans le repentir devant Dieu. Ensuite je

prononcerai une prière commune d'absolution et ceux qui auront participé à cette réunion de prière pourront communier demain aux Saint Dons.

Si quelqu'un veut néanmoins se confesser individuellement, qu'il y réfléchisse-bien, parce qu'il lui faudra alors faire ce que je vous ai dit tout à l'heure, ce que chacun d'entre-nous devrait faire avant une confession individuelle: se réconcilier avec tous les proches qui lui sont accessibles; réparer, dans la mesure de ses possibilités, tout le mal et tous les torts qu'il a faits et qu'il continue peut-être de faire; et venir ensuite personnellement, et non pas au milieu d'une foule de pécheurs repentants (c'est ainsi que saint Ephrem de Syrien définie l'Église), mais au milieu des membres responsables du Corps du Christ, qui renient personnellement tout mal devant Dieu et commencent une nouvelle vie, quoi que cela leur coûte.

